

# mémoire

Les cahiers d'Afrique du Nord

## Plurielle



L'éventail, à l'occasion d'un bal de la Saint Cyrienne - 28 février 1914

N°76 - Juin 2014

cliquer sur un auteur ou un N° de page pour accéder au texte

## **Sommaire**

### **Éditorial**

*Jeanine de la Hogue* 4

### **Écrivain public**

L'éventail  
*Jeanine de la Hogue* 6

### **Les chemins de mémoire**

Une souris violette  
*Alain Amato* 9

### **Biographie**

Stéphane GSELL  
*Odette Goinard* 12

### **Biographie**

Le Prince d'Annam, une vie en exil à Alger  
*Amandine Dabat* 16

### **Les chemins de mémoire**

El Bhiar, faubourg d'Alger, du temps de Louis Bertrand  
*Louis Bertrand* 27

### **Biographie**

Une orientaliste à Paris : Judith Gautier et sa rencontre avec le prince d'Annam  
*Annie Krieger-Krynicky* 34

### **Biographie**

Un Algérois aux avant-postes du Maroc en 1908 ; fragments inédits de la correspondance du sergent Edmond Bresson  
*Patrice Sanguy* 37

## **Poésie**

Une pensée de Constantine

*Félix Durrieu*

70

## **Repères bibliographiques**

73

## ***Mémoire d'Afrique du Nord***

ISSN 2267-7070

Réalisation : Jean-Claude Krynicki et Geoffroy Desvignes

Les articles signés et opinions émises dans la revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Copyright : toute reproduction même partielle, des textes et documents parus dans le présent numéro est soumise à l'autorisation préalable de la rédaction et de l'auteur.

Une contribution volontaire de 10 euros par an est souhaitée des lecteurs intéressés par nos publications. Mémoire d'Afrique du Nord 119 rue de l'Ouest 75014 Paris

[www.memoireafriquedunord.net](http://www.memoireafriquedunord.net)



## Éditorial

### Jeanine de la Hogue

#### L'année mémoire

Cette année 2014 porte bien ce nom d'année mémoire, tant il y a d'événements à commémorer. Tout d'abord sur le plan personnel, comme chaque année mais aussi dans les événements nationaux et en tout premier sur le début de la guerre 14-18 et la participation à la libération de la France. Cette commémoration nationale nous amène à réfléchir profondément sur la valeur même de la mémoire qui est, on le sait bien, notre raison de vivre à la fois par l'existence de notre revue et, par la façon que nous avons de concevoir notre travail de mémoire. Dans les dernières réunions que nous avons consacrées à notre revue, nous avons encore accentué ce côté obligation pour nous de montrer combien nous sommes attachés à faire connaître tout ce qui a fait notre histoire dans ces trois pays d'Afrique du Nord. Passeurs de mémoire, témoins, gardiens de mémoire, nous revendiquons tous ces titres et nous essaierons de plus en plus de diversifier notre mémoire qu'elle soit sociale, artistique, intellectuelle. Nous essaierons de plus en plus de faire appel à la mémoire de ceux qui ont vécu là-bas, acteurs ou témoins. Nous avons déjà des promesses d'écriture qui augurent bien des jours futurs. L'intérêt qui nous a été témoigné nous encourage à faire mieux encore. En attendant, bonnes vacances. C'est ce que notre équipe et moi-même vous souhaitons.





## L'éventail

### Jeanine de la Hogue

Un déjeuner classique de promotions de Saint-Cyriens, à l'occasion du 2 décembre, c'est chose classique en souvenir de la bataille d'Austerlitz. Ce qui l'est moins, c'est d'avoir été l'objet d'un charmant cadeau d'un élève d'une promotion nettement plus jeune. Ce garçon est un fanatique de curiosités et connaît à peu près tous les marchands d'antiquités et de curiosités de Paris. Lors du dernier 2 décembre, il nous a montré un dessin d'éventail absolument charmant et qui évoque un bal de la Saint-Cyrienne du 28 février 1914, et me l'a offert. On y voit de charmantes épouses de futurs officiers et la date même évoque des activités guerrières bien loin des mondanités ainsi décrites si joliment sur l'éventail. Diverses grandes tenues, en particulier celle du garçon qui s'incline en un geste bien suranné sur le poignet d'une aimable douairière tandis qu'en fonds perdu se révèle un décor bien versaillais. On remarquera le shako élégamment tenu de la main gauche pour en faire bien voir les plumages blanc et rouge. Les autres jeunes femmes semblent avoir des perruques très grand siècle, ainsi que leurs robes délicatement fleuries. Tout cet ensemble délicat, sorte de catalogue d'uniformes depuis le képi et le shako, avec la tunique boutonnée sévèrement jusqu'au cou, s'associent bien au pantalon rouge. Jusqu'au dolman et son casque à plumet rouge ainsi que la tenue du benjamin, bien coiffé du shako surmonté lui aussi de son plumet. Et le titre *Bal*

*de la Saint-Cyrienne*, souligné par la date 28 février 1914 qui évoque ce qui a assombri toutes les années suivantes et donne à cette évocation de fête un petit goût d'ironie amère.

Mais l'histoire de notre éventail n'était pas finie. Lorsqu'il m'a fait cadeau du dessin, le Saint-Cyrien m'a confié qu'il avait eu la chance de rencontrer le modèle, l'éventail lui-même dans toute sa splendeur, qui trône maintenant au sein de ses collections. Petit sourire dans l'évocation malgré tout bien lointaine de cette date.





## **Une souris violette**

**Alain Amato**

Nous nous souvenons tous de la première femme que nous avons embrassée, ou inversement du premier homme qui vous a pris dans les bras. Oui, c'est vrai, réfléchissez ! Mais qui se souvient de sa première faute d'orthographe ?

Je suis entré au cours préparatoire le premier octobre 1948. J'avais six ans et demi. C'était à l'école Diderot de Constantine. L'institutrice s'appelait madame Robert. Une femme brune d'une grande douceur, qui quelques mois plus tard devait perdre son mari parti faire la guerre en Indochine.

Après l'apprentissage de la lecture, la maîtresse nous entraîna dans notre première dictée. Elle énonça à voix haute : « Une souris ». Puis elle prononça de nouveau ce nom en détachant lentement chacune de ses syllabes. Ma cogitation intellectuelle alors embryonnaire se mit à mouliner. Une : article féminin. Donc souris, c'est féminin. Tous les noms féminins doivent se terminer par un « e » comme dans les mots : une femme, une dame, une fille, une demoiselle, une gamine, une frangine, une cousine. J'étais convaincu que c'était là une manière commode de séparer le masculin du féminin, et inconsciemment je prêtais au tracé de la lettre « e » une rondeur féminine. J'ignorais alors qu'un certain Arthur Rimbaud, dans le poème *Voyelles*, composé en 1872, avait

imaginé le « e » blanc. Cela m'aurait conforté dans mon raisonnement. Blanc couleur de la robe de mariée.

Aussi, sûr de moi, à cause de ce raisonnement catégorique, me voilà parti à écrire « une souris » avec un e final. Ce qui donna donc « Une souris » couleur violette, puisque nous écrivions dans ce temps là avec de l'encre violette.

Ce fut ma première faute d'orthographe. J'en fus drôlement vexé. D'abord parce que l'orthographe ne s'était pas pliée à mes arguments logiques - mais trop simpliste pour la langue française -, qui consistait à mettre un « e » à tout ce qui était féminin. Et d'autre part, parce que j'avais été le seul de la classe à commettre une faute en écrivant le nom de ce petit rongeur et que j'entends encore les lazzi de mes condisciples, trop heureux que le rêveur de la classe se soit fait épinglez aussi stupidement.

Cette première faute d'orthographe fut sanctionnée par une punition qui consista à écrire une dizaine de lignes remplies de souris aussi nombreuses qu'un nid de fourmis. Souris, fourmis. Ah ! Pour sûr, la lettre « s » était un serpent qui sifflait l'air de la perfidie, façon Oreste, dans ma jeune tête d'enfant !

Ainsi, soixante six ans après (Encore une allitération de « s »), je garde toujours le souvenir de cette petite souris violette. Une vexation tenace avec quelque part le début d'un divorce entre un jeune enfant à l'imagination vagabonde et un monde d'adultes bardé de règles orthographiques et autres arrêtés, codes, consignes, décrets, lois, ordonnances, statuts, protocoles...

Depuis cette lointaine première dictée, j'ai écrit, j'ai été publié et certains de mes textes ont été primés. Pourtant, je redoute toujours qu'une souris avec un « e » final ne se soit

traîtreusement planquée dans l'une de mes phrases, prête à grignoter ma réputation.



**Constantine, école Diderot, classe de madame Robert. Année  
1948 - 1949.**

**L'auteur est au troisième rang en haut et le second à droite de la  
photo après la fenêtre.**

Grâce à Internet il est toujours en relation avec ses anciens camarades de classe : Jacques Bosviel, Félix Durrieu, Guy Guedj, Jean-Pierre Terrades, Christian Zahra.



## **Stéphane GSELL**

**Odette Goinard**



**Stéphane Gsell 1864-1932**

Archéologue et historien, Stéphane Gsell s'est particulièrement consacré à l'étude des vestiges antiques de l'Algérie, où il a passé une partie de sa vie, et effectué des travaux d'un intérêt considérable dans le domaine des recherches archéologiques.

Né à Paris le 7 février 1864 Stéphane Gsell était issu d'une famille d'artistes. Son grand père, Jacob Laurens, était lithographe . Son père, Jean Gaspard, originaire de Suisse, était également lithographe peintre de vitraux. Ses trois frères, Henry, Laurent et Albert, étaient peintres.

Après des études au collège Sainte-barbe et aux lycées Saint Louis et Louis le Grand, il entre à l'École Normale Supérieure en 1883. Trois ans plus tard il est reçu premier à l'agrégation d'histoire.

Membre de l'École française de Rome de 1886 à 1890, il entreprend des fouilles archéologiques sur le site étrusque de Vulci<sup>1</sup>.

Un arrêté ministériel de novembre 1890 le nomme chargé de cours à l'École supérieure de lettres d'Alger. C'est alors que débute sa carrière nord africaine. Il explore plusieurs régions d'Algérie et visite des sites archéologiques. Sa première découverte est le tombeau de Sainte Salsa à Tipasa. Au décès du professeur Masqueray en 1894, il remplace ce dernier à la chaire d'histoire et d'antiquité d'Afrique. C'est au cours de cette même année qu'il obtient son Doctorat ès-lettres à la Faculté de Paris. A partir de 1900, il est Inspecteur des antiquités de l'Algérie, poste qu'il conservera durant trente ans. En 1902 il est nommé Directeur du Musée des Antiquités d'Alger et d'Art musulman inauguré en 1879. Il est secondé dans cette tâche par son ami Dominique Luciani, Directeur des Affaires Indigènes. En 1923 il devient membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres.

---

**1 Vulci (en étrusque Velcha) est une cité antique qui se trouve à Montalto di Castro, province de Viterbe (Italie).**

Durant son long séjour en Algérie il effectue de nombreuses inspections sur tout le territoire, approfondissant ses recherches en archéologie africaine, de concert avec Carcopino et Albertini, et associant à ses travaux de jeunes pensionnaires de l'École française de Rome qui complètent leur apprentissage dans les chantiers de fouilles algériens.

Il quitte Alger dans les premiers mois de 1912, appelé comme professeur au Collège de France à la chaire d'histoire de l'Afrique du Nord. Cela ne l'empêchera pas de revenir périodiquement en Algérie.

Atteint d'une affection grave fin septembre 1931, il s'éteint à Paris le 1<sup>er</sup> janvier 1932.

De nombreux travaux ont matérialisé les recherches de Gsell dans les sites antiques. Son nom fut donné à un lycée d'Oran. A Alger, les étudiants se souviendront certainement de la salle Gsell à l'université où ils subissaient les épreuves des examens.

### **Parmi ses œuvres**

L'œuvre capitale de Stéphane Gsell est *l'Histoire ancienne de l'Afrique du Nord* en 8 volumes publiés de 1913 à 1929 chez Hachette (de la préhistoire à l'an 40 de J.C.)

Il faut citer aussi :

- *Fouilles dans la nécropole de Vulci* (1892).
- *Recherches archéologiques en Algérie* (1893) concernant notamment la Basilique de Sainte Salsa.
- *Essai sur le règne de Domitien* : thèse de Doctorat (1893)

- *Guide archéologique des environs d'Alger* (1896).
- *Brochure sur les fouilles de Bénian en Oranie* (1899).
- *Les monuments antiques de l'Algérie* (1901) en 2 volumes.
- *Atlas archéologique de l'Algérie* (1902-1911).
- *Fouilles de Gouraya* (1903): métropole punique à l'ouest de Cherchell.
- *Brochure sur les industries indigènes en Algérie* (1903)
- *Inscriptions latines de l'Algérie* (1922) tome I. Le tome II a paru en 2006 sous le patronage de l'Académie et de la Direction du patrimoine de l'Algérie grâce aux subsides fournis par l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres.
- *Promenades archéologiques aux environs d'Alger* (1926).
- *Cherchell antique Iol-Caesarea* édité par l'Imprimerie Officielle paru en 1952.



## **Le Prince d'Annam, une vie en exil à Alger**

**Amandine Dabat**



**Hâm Nghi 1871-1944**

**Amandine Dabat, doctorante à l'Université Paris-Sorbonne-Paris IV, a participé au colloque organisé par l'Académie des sciences d'Outremer, les 20-21-22 mars 2014, avec les présidents des Universités de Lyon III-Jean Moulin, de Nantes et de Paris sur les « Premiers entretiens d'outremer de l'Indochine coloniale au Viet Nam actuel ». Elle a bien voulu nous apporter sa**

**contribution, avec un aperçu historique très complet sur la vie en exil de l'empereur d'Annam, Hàm Nghi dont elle est la descendante directe par sa mère, la princesse Nhu Ly. Elle y a joint des portraits de sa collection personnelle.**

L'empereur Hàm Nghi a régné sur le Đại Nam (ancien Vietnam) d'août 1884 à juillet 1885. Suite au guet-apens de Huế, bataille entre les armées vietnamienne et française, en juillet 1885, Hàm Nghi fut emmené dans les montagnes par son régent, Tôn Thất Thuyết, dans le but de résister contre l'établissement du protectorat français sur le Đại Nam. Durant cette période, le frère de Hàm Nghi, Đông Khánh, fut placé sur le trône par les Français, tandis qu'une partie des Vietnamiens persistaient à reconnaître Hàm Nghi comme leur empereur en exercice. Le 29 octobre 1888, Hàm Nghi, symbole de la résistance vietnamienne contre l'instauration du protectorat français en Annam et au Tonkin, fut capturé puis envoyé en exil à Alger par les Français. Il était en effet nécessaire d'éloigner l'empereur de l'Indochine afin de l'empêcher de communiquer avec ses partisans. L'Algérie française fut préférée à la métropole, car l'on craignait que l'opinion publique ne s'empare de l'histoire du jeune empereur pour critiquer la politique coloniale de la France.



**Hàm Nghi en 1896**

En janvier 1889, c'est donc un jeune homme de dix-huit ans qui débarqua à Alger, où il fut désormais connu sous le nom de « Prince d'Annam ». Mais la résistance contre la colonisation française perdurait. Les Français ne parvinrent à « pacifier » l'Annam et le Tonkin qu'en 1896. Hàm Nghi, exilé à Alger, était avant tout un prisonnier politique, déporté pour ses velléités d'indépendance. Dans ces conditions, l'empereur destitué fut surveillé toute sa vie par les autorités françaises, l'objectif principal de cette surveillance étant d'empêcher tout contact de l'exilé avec l'Indochine.

Les archives coloniales conservées au Centre des archives d'outre-mer, notamment les fonds du gouvernement général de l'Algérie et du gouvernement général de l'Indochine, comportent de nombreux documents nous informant sur la vie en exil de l'empereur. Ces archives sont complétées par le fonds privé Hàm Nghi, qui contient une grande partie de la correspondance de l'exilé.

Lorsqu'il apprit qu'il aurait la charge de l'empereur Hăm Nghi en exil, le gouverneur général de l'Algérie Louis Tirman s'attendit à accueillir un homme dans la force de l'âge, un dangereux résistant. Au lieu de cela, le jeune homme chétif, atteint régulièrement par des crises de paludisme, inspira confiance au gouverneur qui négocia avec le gouvernement en métropole et en Indochine les conditions d'exil les plus agréables possibles pour l'exilé.

Les conditions matérielles du début de l'exil de Hăm Nghi furent une pension de 25 000 francs annuels, payés sur le budget général de l'Indochine, ainsi que la location d'une villa, nommée la Villa des Pins, à El Biar, petit village sur les hauteurs d'Alger, lieu de villégiature des familles françaises de la haute-société. Le personnel de Hăm Nghi se composait d'un interprète, un domestique et un cuisinier, tous trois originaires de Cochinchine. Une gouvernante française, Marie Cherpitel, avait la charge de la maisonnée et de la surveillance du Prince, dont la correspondance était également surveillée, ainsi que ses déplacements, pour lesquels il devait demander une autorisation au gouverneur général.

Durant les six premiers mois de son exil, Hăm Nghi refusa d'apprendre le français, malgré l'insistance de son entourage. L'objectif du gouvernement français était alors d'attacher le Prince d'Annam à la France en lui faisant apprendre la langue et la culture françaises, car il restait l'héritier du trône d'Annam et pouvait succéder à son frère, l'empereur Đông Khánh. Il était donc nécessaire de le rendre pro-français. Le gouvernement général adopta une politique bienveillante à l'égard de Hăm Nghi qui fut rapidement intégré dans la haute société d'Alger :

il était invité par le gouverneur Tirman à assister à des pièces de théâtre ou à des opéras dans sa loge ; il était également convié aux réceptions officielles, aux fêtes municipales d'Alger, ainsi qu'à de nombreuses réceptions mondaines.

A partir du mois de juillet 1889, un professeur au petit lycée de Ben Aknoun vint donner au Prince d'Annam des leçons de français, une heure par jour, cinq jours par semaine. Le Prince étudiait aussi l'histoire, la littérature et la philosophie françaises. Ses études prirent une place considérable dans sa vie. En 1897, il écrit à un ami, Georges Lahaye :

Je ne sais quoi vous dire à propos de mes lectures : des choses peu intéressantes, et qui, je crois ne vous plaisent beaucoup par leurs attraits. Je suis en train de faire du Bossuet, du Pascal, d'Augustin Thierry, vous voyez ce n'est pas bien séduisant, mais quand on atteint mon âge, quand on est sérieux comme moi (ce n'est pas un compliment que je me fais) on aime à lire des choses sérieuses, des choses qui en général rebutent les jeunes, parce que là, il ne flatte plus nos goûts, vous n'entendez pas parler là-dedans de jupons, de plaisirs mondains, mais des choses abstraites, qui loin de vous distraire, nécessitent une concentration d'esprit, des réflexions longues et mûres.

Le Prince d'Annam reçut une éducation intellectuelle par le biais de précepteurs, sur le modèle de l'éducation des jeunes aristocrates de son époque. Il prit également des leçons de peinture avec l'orientaliste Marius Reynaud à partir du mois de juillet 1889, et des cours de violon à partir de 1895.

Le quotidien de l'exilé à Alger était partagé entre ses leçons de français, de peinture, mais aussi de gymnastique et d'escrime, qu'il pratiquait cinq jours par semaine avec un maître d'armes et de gymnastique. Il jouait aussi au tennis, avec une passion qu'il décrit dans une lettre à un ami, le colonel Hancke, datée de 1900 :

« J'espère que vous ne me blâmez pas de m'être livré éperdument à ce sport, qui en somme est très salubre et pour lequel j'ai une violente passion. Je ne veux pas dire par là que je négligerai mes travaux intellectuels, non certes, je m'y consacre plus que jamais, surtout à mon français qui est le point faible de mon éducation européenne, mais je pense et vous aussi vous devez penser comme moi, je pense, dis-je, que pour avoir un esprit sain, il faut que le corps soit sain. Aussi ne manqué-je jamais de saisir toutes les occasions qui se présentent pour me livrer à des exercices sanitaires et hygiéniques. »

Le tennis fut un facteur d'intégration de Hâm Nghi dans le milieu de la haute-société française. L'exilé pratiquait ce sport notamment lors de réceptions mondaines, par exemple celle-ci, qu'il relate en 1899 à une amie, Lily de Vialar :

« Vous ne sauriez vous imaginer ce qui m'est arrivé mardi dernier. J'ai reçu une carte d'invitation de l'Amiral Servan pour aller au tennis. J'y suis allé comme toujours avec des souliers plats, des jupes courtes et la raquette à la main. D'un pas léger j'arrive à l'Amirauté splendidement décorée ; des musiciens font résonner leurs instruments de tous les côtés, devant les officiers en grande tenue. Voyez-vous ma tête ? Je n'ai pas perdu mon sang-froid, je suis allé devant l'Amiral qui m'a dit :

« A la bonne heure ! Nous avons deux personnes en tenue de jeu. » Il m'a prit par la raquette et m'a conduit vers une jeune et jolie demoiselle et il nous a dit en montrant tout le monde : « Vous allez faire jouer ces demoiselles et ces messieurs. » D'abord j'ai déclaré que j'étais trop timide et d'ailleurs incompetent. Mais je ne pouvais pas résister à un amiral qui vous prend par le bras avec des jeunes filles, pour vous conduire sur le jeu. Voilà : nous jouons au tennis, tandis que la musique se fait entendre. Cette après-midi a été donnée en l'honneur du Prince Walemard héritier du trône du Danemark qui est de passage à Alger et en l'honneur des Russes. »

Hàm Nghi aimait aussi chasser. Dans les premiers temps, il chassait à la glu avec son interprète, puis le gouverneur l'autorisa à acquérir un fusil de chasse et un permis lui fut délivré. Dès le lendemain de l'obtention de son permis, le gouverneur Tirman l'invitait à venir chasser avec lui, cette activité étant un « indice de notabilité autant que facteur d'intégration » dans la haute société de l'époque. Le Prince d'Annam adopta, à travers la pratique du tennis et de la chasse, deux des activités de plein air qui caractérisaient l'aristocratie française.

Ainsi, le jeune empereur destitué s'appropriait rapidement le mode de vie de la haute société algéroise qui l'accueillait. Cependant, ses conditions d'exil ne lui faisaient pas oublier son passé, et il exprima à plusieurs reprises sa douleur de l'exil, comme en 1897, dans une lettre à un ami, le colonel de Vialar :

Quand je pense que encore un an a passé et que je suis déjà dans ma neuvième année d'exil et que j'en ai encore jusqu'à quand je n'en sais rien ; et peut-être jusqu'à la mort.

Le Prince d'Annam trouva un certain réconfort face à l'exil dans sa pratique des arts, qu'il exerça toute sa vie. Il exprime ainsi à un ami, le colonel de Gondrecourt, en 1897 :

Ces travaux [...] font pour ainsi dire partie intégrante de ma vie; je lis sur mes tableaux la vicissitude de mes tristes pensées, ma joie et mes mille nuances et je repasse un à un tous les plis de mon cœur, et c'est pour moi une source où je puise, et encouragement et consolations.

Puis dans une lettre datée de 1901, le Prince écrit à un ami, monsieur Murat :

Ainsi moi, quand je sens venir le spleen, j'attrape vite ma palette et je file au milieu des champs. Là je passe des heures entières à admirer et à essayer de rendre toutes les belles choses que je puis voir. Vous allez me dire que tout le monde n'est pas peintre. Mais on peut avoir un sentiment artistique sans s'occuper de la peinture. Tout ce bavardage pour vous dire combien la peinture me procure de distractions, aussi m'accrochai-je à elle corps et âme. Sans cela je ne saurais que devenir, tant j'ai trouvé comme vous la vie excessivement monotone.

L'art appartenait à l'espace intime du Prince d'Annam, celui par lequel il pouvait exprimer librement sa nostalgie du pays natal, par opposition au rôle d'homme politique auquel le gouvernement français le cantonnait, en ne cessant de surveiller son courrier et ses déplacements en Algérie et en métropole. Ainsi, il fit très peu d'expositions : trois seulement ont été recensées.

A partir de l'année 1893, Hâm Nghi reçut l'autorisation de se rendre en métropole environ tous les deux ans, au départ dans l'objectif de suivre des cures à l'Hôpital militaire thermal

de Vichy afin de soigner son foie, affaibli par ses crises de paludisme récurrentes. Ces séjours en métropole furent pour lui l'occasion d'élargir son cercle d'amis. Ainsi, les cercles de la haute-société que le Prince fréquentait lui permirent de rencontrer des compositeurs, comme Camille Saint-Saëns, Georg Liebling, mais aussi des artistes : Pierre Roche, Georges Rochegrosse. A partir de 1899, il prit des cours de sculpture auprès d'Auguste Rodin, et travaillait désormais le dessin, la peinture et la sculpture.

En 1904, le Prince d'Annam épousa une Française, Marcelle Laloë, fille d'un haut magistrat d'Alger, avec qui il eut trois enfants : deux filles, Nhu May (née en 1905), Nhu Ly (née en 1908), puis un fils, Minh Duc (né en 1910). Lors de son mariage, Hâm Nghi dut s'engager à élever ses enfants dans la culture française et dans la religion catholique.

Deux ans plus tard, le Prince acheta un terrain à El Biar et fit construire une villa qu'il appela Gia Long, du nom du premier empereur de la dynastie Nguyễn, dont il avait été lui-même le huitième souverain. Il fit dessiner sa villa, de style néo-mauresque, par l'architecte d'Alger Georges Guiauchain. Le Prince d'Annam et son épouse meublèrent leur maison dans les styles français, néo-mauresque et vietnamien.

Une des occupations favorites de Hâm Nghi, hormis la peinture et la sculpture, était le jardinage. Il cultivait des espèces européennes et asiatiques, qu'il se faisait envoyer par l'intermédiaire d'un Frère des Recolles Chrétiennes rencontré à Alger et demeurant à Saïgon, Frère Néopole (Paul Bayet). Le Prince d'Annam avait installé également une serre dans son jardin.

Il voyageait aussi de temps en temps en Algérie, dont il aimait visiter les sites archéologiques et la Kabylie ; ainsi qu'en métropole, où il se rendait environ tous les deux ans à partir de 1893. Il faisait alors un séjour à Vichy, puis à Paris, et dans un lieu de villégiature, souvent chez des amis, par exemple dans les Alpes, en Bretagne (à Dinard où il était accueilli par son amie Judith Gautier), ou encore à Royan sur la côte Atlantique. Les autorisations de voyages étaient délivrées, à lui et sa famille, par le gouvernement général de l'Algérie. A Paris, le Prince rencontrait des aristocrates, grands-bourgeois, peintres, sculpteurs, musiciens, ainsi que des hommes politiques.

La vie de Hăm Nghi se poursuivit à Alger jusqu'à sa mort sans qu'il reçoive l'autorisation de retourner dans son pays natal. Il éleva ses enfants dans la culture française et vécut selon les mœurs de la haute société de l'époque, à l'exception près qu'il demeurait un homme politique aux yeux du gouvernement français, qui le surveilla toute sa vie, mais également aux yeux des Vietnamiens, qui l'élevèrent au rang de héros national pour son rôle dans le Cần Vương, mouvement de résistance vietnamien contre la colonisation française.

Hăm Nghi s'éteignit le 14 janvier 1944 à El Biar, où il fut enterré. Puis, en 1965, le général de Gaulle proposa à sa famille de rapatrier sa dépouille en métropole, ce qui fut fait avec discrétion, selon le vœu de ses proches. Hăm Nghi gît désormais à Thonac, petite commune de Dordogne où vivait sa fille aînée.



**Hạm Nghi en 1935**



## **El Bhiar, faubourg d'Alger, du temps de Louis Bertrand**

**Louis Bertrand**

**Pour situer l'environnement du prince dans sa villa d'El Bhiar, au dessus d'Alger, nous avons joint un texte de Louis Bertrand, illustré de quelques photos et extrait de son ouvrage *Alger*, paru en 1938. C'est d'ailleurs à El Bhiar qu'il a reçu Judith Gautier, son amie, dont nous évoquerons l'attirance pour l'Orient : Inde, Chine, Annam et Japon.**

**Annie Krieger-Krynicky**

Resserrés entre les collines et le rivage marin, les faubourgs d'Alger ne peuvent guère se développer qu'en longueur. Pour se donner plus d'air et plus d'espace, il faudra que la ville continue sa croissance le long du littoral, ou qu'elle déborde sur le Sahel, c'est-à-dire sur la région montueuse qui la surplombe de toutes parts.

Ce Sahel et ce bord de mer, c'est peut-être la partie la plus pittoresque du paysage algérois, et même algérien : j'excepte, bien entendu, les régions sahariennes et le pays Kabyle, qui sont des mondes à part.

En 1890, Alger avait déjà une banlieue des plus étendues. De jolis villages et même des petites villes d'aspect tout européen lui formaient une ceinture verdoyante, comme n'en

possède aucune des grandes villes de l'Afrique du Nord. Le plus joli peut-être de ces villages algérois, c'était El-Biar, où des corricolos et des tramways à chevaux vous montaient en une demi-heure, par des chemins passablement tortueux et malaisés, mais qui, à de certains paliers, vous ménageaient la surprise d'une vue admirable sur Bab-el-Oued et Notre-Dame d'Afrique, ou sur le port et le massif des hautes montagnes. Il n'y avait pas encore d'hôtels pour les touristes. Il y avait, en revanche, le fameux restaurant Malar, célèbre par ses menus plantureux et surtout par ses pâtés de ménage. On y courait de tout Alger et de tous les environs. On pouvait même y trouver une chambre et y faire un séjour d'automne ou de printemps, à condition, comme disait Malar, de ne pas chercher « le grandiose »... La bonne cuisine du patron et le pittoresque des alentours vous consolaient facilement d'un certain manque de confort.

El Biar comptait quelques villas néo-mauresques, la plupart échelonnées le long du Chemin des Crêtes, qui domine Mustapha et le golfe. Rochegrosse y avait la sienne.



### **Coteaux d'El-Biar**

Je crois bien qu'Albert Besnard y séjourna tout un hiver, et aussi Gros-Claude et l'ambassadeur Patenôte. Un charmant écrivain, Mme Pilon-Fleury, pour qui les harems impériaux de la Stamboul Medjidienne n'eurent pas de secrets et qui en a tiré toute une série de romans plus colorés et plus curieux les uns que les autres, y avait aussi son délicieux Djenan-es-Saka. Toutes ces villas construites par des architectes qui connaissaient très bien le pays et ses antiquités, qui l'aimaient, qui s'y étaient établis, étaient de très heureuses adaptations de l'art et des styles mauresques aux exigences des habitudes et du confort européen. Décoration, disposition intérieure, aménagement extérieur, emplacement et cadre, tout était réglé et choisi par un goût scrupuleux et souvent parfait.

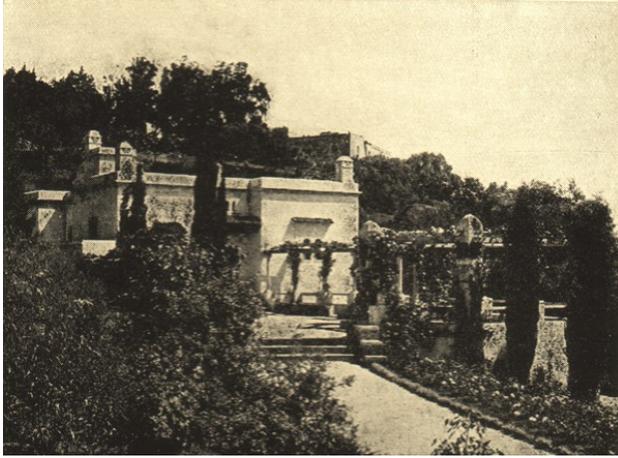
En ce temps-là, on ne voyait, aux environs d'Alger, aucune des horreurs architecturales qui, depuis si longtemps, déshonorent la Côte d'Azur.

El-Biar aussi était un centre d'excursions des plus agréables. On allait, de là, à la Bouzaréa, le plus étonnant belvédère de tout ce littoral d'Alger où les grands points de vue abondent : à cette hauteur, on ne voit plus que le ciel et l'eau. L'étendue n'est plus qu'une mer d'azur, où la terre ferme et les contours des rivages prennent des apparences nébuleuses. Certains matins d'extrême limpidité, c'est tellement radieux qu'on ne veut rien apercevoir du paysage environnant, ni de la couleur locale indigène qui s'offre dans sa nudité et sa misère : quelques gourbis, quelques blanches koubas, une petite mosquée, et, çà et là, des bouquets de palmiers-nains...



**Villa à El Biar**

De l'autre côté d'El-Biar, en descendant vers la grande plaine agricole de la Mitidja, une foule de charmants villages, où conduisaient de petits chemins ombragés et alors solitaires.



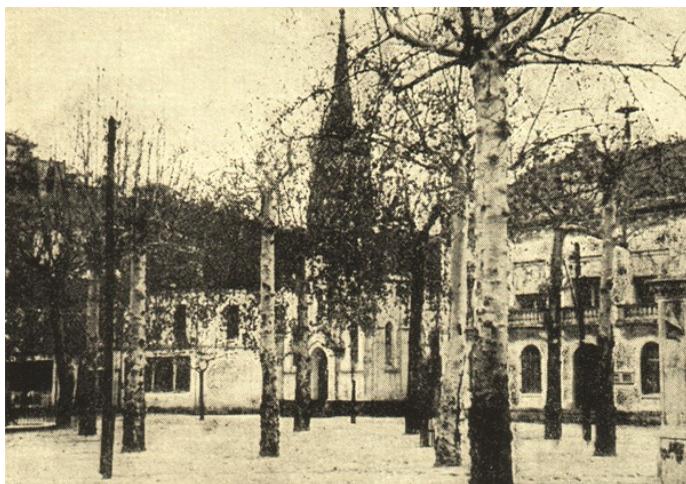
**Villa à El Biar**

On longeait des olivaias, des haies toutes fleuries de roses sauvages, des massifs de figuiers et de chênes-lièges, des fourrés de grands roseaux à panaches, et, tout à coup, on tombait sur une jolie place campagnarde, avec sa fontaine, son abreuvoir, son église et sa mairie : un petit coin de France méridionale transplantée dans le Sahel algérois. Des platanes géants couvraient toute la place, où l'on pouvait déguster à l'ombre, dans de petites tasses bariolées, le café brûlant du kaouadji. Je songe, en écrivant cela, à tous ces pittoresques villages du Sahel qui portent de si jolis noms : Birmandreis, Kadous, Hydra, Tixeraïn... Terres de vignes, de cultures maraîchères, de cultures florales, cela sentait, suivant les saisons, le mimosa, la violette, l'iris, l'œillet ou le vin nouveau.

Le littoral est de figure plus austère, mais aussi de plus grand style. Une promenade matinale à la Pointe Pescade était, au temps de ma vie algérienne, un enchantement. Pas d'autos lancées en bolides, pas de lourds camions défonçant les routes. On cheminait paisiblement, en longeant des rochers, où

achevaient de se défaire de vieux forts en ruines. On se grisait d'air marin, en écoutant la rumeur du flot tout proche qui rejaillissait en écume contre les écueils. Ou bien on escaladait les rampes de la forêt de Baïnem, voisine du rivage, afin de trouver un peu d'ombre et de fraîcheur sous ses pins d'Alep et ses eucalyptus ventilés par la brise de mer. Quelquefois, la route était si engageante, qu'on se laissait entraîner jusqu'au cap Caxine et jusqu'à Guyotville, — type de la petite ville coloniale, habitée par des pêcheurs, des maraîchers, des viticulteurs, type du municpe néo-africain, en croissance continue, et qui, d'abord, réjouissait les regards par son foisonnement d'enfants...

On mangeait la bouillabaisse dans un restaurant de Guyotville, sur une terrasse dominant la mer. Et, dans la griserie de l'espace, du grand air et des vins généreux, il était bien difficile de résister à la tentation de sauter dans le corricolo qui passait et de pousser jusqu'à Staouéli et même jusqu'à la presqu'île de Sidi-Ferruch, et jusqu'à la plage où débarquèrent, en 1830, les soldats de Charles X. Là, c'était le désert, le silence, les grandes images historiques. Assis dans le sable de la plage, on pouvait s'y recueillir pendant de longues heures, sans autres témoins qu'une barque de pêche perdue dans l'immensité marine, et le massif du Chénoua, la montagne de marbre qui commande tout l'horizon...



**Birmandreis - la place et l'église**



## Une orientaliste à Paris : Judith Gautier et sa rencontre avec le prince d'Annam

Annie Krieger-Krynicky

Poète, magicienne, selon Victor Hugo, elle se croyait « l'incarnation d'une impératrice chinoise ». Mais la fille de Théophile Gautier n'était pas une dilettante, bien qu'elle fût emportée par la vague orientaliste qui déferla sur la littérature française, après la diffusion de la philosophie d'Arthur Schopenhauer : *Le monde comme volonté et comme représentation* et la traduction du *Mahhabaratta*, des *Puranas* et des *Védas*. Elle avait appris sérieusement la calligraphie et la poésie chinoise, grâce à un protégé de son père, un érudit venu en France pour établir un dictionnaire franco-chinois qui ne vit jamais le jour. Tin Tun Ling venait en robe chinoise, sa longue tresse battant entre ses épaules, lui enseigner la versification. C'est grâce à lui qu'elle publia, en 1868, *Le livre de Jade*, sous le pseudonyme transparent de Judith Walter. Divorcée de Catulle Mendès, dans son appartement, rue Washington, elle recevait le Tout-Paris des arts et de la littérature, les membres de l'Académie Goncourt dont elle faisait partie, et des diplomates asiatiques. Elle se drapait dans son kimono, sous lequel on la caricaturait dans la presse. Sur les murs de laque vermillon, étaient suspendus des kakemonos, des lanternes japonaises et des armes chinoises, tandis que, pour illustrer ses nombreuses pièces de théâtre, elle animait des marionnettes. Ou bien elle récitait les poèmes de Li Tai Pen qui chanta le vin

et ses amours malheureuses au VII<sup>e</sup> siècle. Surnommé « le lotus bleu » et mort noyé, il avait déploré le départ du guerrier au combat et les affres de l'attente :

« J'ai cru entendre les pas de son cheval et je me suis levée toute joyeuse./ C'est mon cœur qui battait trop vite, imitant le bruit de son cheval./ Je me suis remise à mon ouvrage et mes larmes ont brodé de perles/ L'étoffe tendue sur le métier » ( *La Fleur rouge* ). Ou, plus truculent, le ménage à trois dans *Les trois femmes du mandarin*, de Sao Nam, « pauvre vieux » dont la vie est rendue impossible !

Après un détour imaginaire vers l'Inde car, en 1887, elle écrivit *La Conquête du paradis*, à la fois roman initiatique et récit de l'épopée de Dupleix dans un style imagé, brûlant et coloré et *Les Mémoires d'un éléphant blanc* , délicieux récit, elle revint à ses inspirations d'Extrême-Orient.

Dans *Les Portes Rouges*, une pièce de théâtre quelle ne put faire jouer, elle racontait l'épopée tragique et récente du jeune empereur d'Annam, qui l'avait émue. En 1900, lors de son séjour à Paris, Pierre Louÿs introduisit l'exilé, dans son salon dont il devint un familier. Lui, en complet veston et elle en kimono, lui faisant la lecture de son drame où il reconnut ses malheurs. Il avait 35 ans, elle 54 ans, très belle encore, très brune, avec son profil de médaille. Exclusive, elle fermait ses portes à ses familiers lorsqu'elle le recevait. Toujours poète, elle lui écrivit ces vers troublants et restés confidentiels : « Parler de désespoir à vous, quelle ironie ! / Rien ne peut attendrir un cœur si bien fermé. / Cependant des douleurs, longue est la litanie / Et la pire, c'est bien de n'être pas aimé . / N'écoutez pas une ennemie à vos genoux, / Au moins laissez la

vivre et vengez vous sur elle ,/ Meurtrissez-la, tout sera bon venant de vous ! »

Judith lui dédia l'édition de 1901, illustrée par des artistes chinois, du *Livre de Jade*, en ces mots : « A l'exilé d'Annam, j'offre le parfum de ces fleurs immortelles ». Il répondit : « A la poétesse d'Occident qui serre sur son cœur les poèmes de mon pays ».

Trois ans plus tard, il se mariait et elle devint la marraine de son fils. Elle effectua dans l'angoisse - fallait-il qu'elle tint à lui - le premier et dernier voyage lointain de sa vie, pour passer deux semaines auprès de son empereur exilé en Algérie.

La guerre la surprit au retour; elle la passa au Pré aux Oiseaux, à Saint Enogat, près de Dinard, où elle avait reçu tant d'amis. Elle n'en vit pas la fin car elle mourut en 1917. Le prince d'Annam lui resta fidèle, car, sur la tombe bretonne, surplombée d'un étrange palmier, une plaque gravée porte, en lettres chinoises, le dernier message, envoyé d'Alger par Hâm Nghi : « La Lumière arrive ». Lumière qu'elle avait vainement attendue, cette désabusée, pourtant célébrée comme femme et comme artiste, décorée de la Légion d'Honneur et couronnée par l'Académie Française ; au point de reprendre à son compte, l'expression d'un anachorète, héros d'un de ses romans indiens : « Il n'y a pas de justice dans ce monde et il faut désirer en sortir pour trouver un monde meilleur ou, même lui préférer le néant ». Peut-être avait-elle enfin trouvé, au delà de ses rêves indien, chinois et japonais, et de sa quête insatiable, une âme sœur qui savait et partageait son attente ?



## **Un Algérois aux avant-postes du Maroc en 1908 ; fragments inédits de la correspondance du sergent Edmond Bresson**

**Patrice Sanguy**

On trouvera ci-dessous, présentées dans leur intégralité, neuf cartes postales et leurs textes. Ces cartes ont pour signataire un dénommé Edmond Bresson, sergent du génie, âgé de 23 ans si notre identification est correcte. En provenance d'Algérie, il est alors affecté à Casbah Ben Ahmed, un poste occupé par l'armée française aux confins de la Chaouïa, pendant la campagne de 1907-1908 au Maroc. Quant aux neuf cartes postales, elles ont été adressées entre le 29 mai et le 29 août 1908 par le sergent Bresson à sa mère, à sa sœur Marguerite et à son frère Paul, vivant alors tous trois 1, place Wuillermoz, en plein cœur du faubourg populaire de Bab el Oued à Alger.

Ces envois du sergent Bresson ne sont malheureusement qu'une partie d'une correspondance, aujourd'hui dispersée, et donc lacunaire. Néanmoins, tant par leur relative longueur que par le contexte dans lequel ils ont été rédigés, les textes dont ils sont couverts présentent un intérêt assez rare dans le domaine de la carte postale. On y glane en effet quantité de détails qui permettent de se faire une idée assez précise non

seulement de leur auteur, de ses correspondants, de leurs préoccupations et des siennes, mais aussi de ce qu'était à cette date le quotidien d'un militaire français pendant la campagne du Maroc occidental en 1908.

Ce dernier aspect de cette correspondance va naturellement retenir toute notre attention. Mais avant d'y venir, nous allons tenter, avec toute la prudence qui s'impose, de rendre un peu de chair aux personnages qui apparaissent à travers les notations jetées au fil de la plume par Edmond Bresson. Pour la clarté de l'exposé, les renvois aux documents originaux comporteront la numérotation que nous leur avons donnée, celle-ci ayant été établie en fonction de la date de mise au courrier à Casbah Ben Ahmed.

Cette précision étant faite, commençons par la mère d'Edmond, Madame Bresson. Elle semble être seule et avoir à sa charge le frère cadet et la jeune sœur d'Edmond, Paul et Marguerite. A deux reprises, le 27 juillet (Carte n°6) et le 26 août (Carte n°9), Edmond lui envoie un mandat de 50 frs de l'époque correspondant approximativement à 180 euros de 2014. La périodicité de l'envoi paraît indiquer qu'Edmond prélève chaque mois sur sa solde pour venir en aide à sa mère. Quant au montant, il prouve que cette petite somme constitue un appoint appréciable pour une femme qui a des soucis d'argent. Soucis confirmés par l'allusion que fait le fils, le 25 août (Carte n°8), aux « ennuis de bureau de tabac » de sa mère. Tâchant de lui rendre courage, il ajoute « Ne crains rien, tout arrivera un jour ».

Au vu de tout ceci, on se dit que madame Bresson pourrait bien être une de ces veuves de militaire, voire de fonctionnaire, théoriquement prioritaires lors de l'attribution d'un débit de

tabac et de timbres fiscaux. Nous disons bien théoriquement, car ces petits commerces sont alors propriété de l'administration et il ne suffit pas d'être veuve, et de surcroît mère de militaire pour en devenir attributaire, les points de vente étant en petit nombre et les candidats nombreux. D'où les affres compréhensibles de Madame Bresson.

Fils attentionné, Edmond s'en veut d'y avoir ajouté en confiant à sa mère son regret d'avoir quitté l'Algérie (Carte n°6), ce qui peut signifier qu'il a fait partie des renforts envoyés au Maroc à la suite de l'inspection du général Lyautey au mois de mars. Quoiqu'il en soit, il tente de se rattraper en assurant sa mère que sa situation à Ben Ahmed est « potable, parce qu'on y est tranquille » (Carte n°8), chose probablement exacte à l'été 1908, comme nous le verrons plus loin en parlant du déroulé des opérations militaires, mais avec des nuances que l'on verra aussi.

Pour en revenir aux tracas financiers de madame Bresson, s'ils préoccupent tant Edmond, c'est aussi parce qu'en bon frère aîné, il a le souci de l'avenir de son frère et de sa sœur dont les études doivent grever le budget familial.

Paul, tout d'abord. Nous savons qu'il est étudiant en médecine, car Edmond, non sans quelque fierté, fait suivre son nom de cette mention sur ses missives (Carte n°1). C'est dans les usages du temps. Mais cela ne peut manquer de rehausser le prestige des Bresson dans leur voisinage de Bab el Oued où vit une nombreuse population, majoritairement espagnole, employée dans les carrières et les usines du quartier. Ajoutons que l'étudiant en médecine est alors, à Alger comme ailleurs, une espèce rare, car il n'y en a pas plus de 100, toutes années

confondues, dans une ville qui compte alors près de 150,000 habitants dont un petit tiers de musulmans.

Par chance, Paul peut mener ses études sur place, car le chef-lieu de la colonie dispose depuis 1879 d'une école supérieure de médecine (les thèses sont soutenues à Montpellier) qui deviendra faculté de plein exercice en 1909. Mais si nous faisons l'hypothèse qu'il a alors 20 ans - nous dirons plus loin pourquoi- il a encore plusieurs années d'études coûteuses devant lui avant de pouvoir, à son tour, aider sa mère.

Quant à Marguerite, destinataire de cinq sur neuf des cartes postales en notre possession, elle est manifestement la plus jeune, car elle étudie l'anglais (Carte n°7), ce qui démontre qu'elle est encore écolière, quoique dans le second degré. Une charge financière de plus, car, en ce temps-là, les études secondaires sont encore payantes, même dans l'enseignement public. Marguerite prend également des cours de danse, ce qui n'est pas gratuit non plus. L'allusion de son frère dans la même carte aux « p'tits rats » veut peut-être dire qu'elle prépare le concours d'entrée du corps de ballet de l'Opéra d'Alger. Quoiqu'il en soit, on s'efforce de donner à la jeune fille une éducation soignée car, à l'évidence, on attache beaucoup d'importance aux études chez les Bresson, quitte à faire des sacrifices.

Il est clair que dans ce domaine, Edmond a ouvert la voie à ses cadets. Son écriture fine et élégante - il lui arrive de s'essayer à calligraphier l'adresse de sa sœur (Carte n°7)- sa syntaxe et la précision de son vocabulaire, son orthographe généralement correcte, la tournure de ses phrases sont celles d'un homme instruit. L'anglais ne lui est pas non plus inconnu,

et il est capable de s'entraîner seul à des exercices de mathématiques (Carte n°7). La lecture lui manque, et, s'il ne demande pas de livres, se contentant de magazines de seconde main (Carte n°8), c'est probablement pour épargner aux siens de la dépense. Il s'intéresse au pays dans lequel il se trouve, « joli, agréable si l'on veut, mais quelle poussière » (Carte n°4 du 25 juillet, il est vrai), puisqu'il a demandé qu'on lui envoie une carte du Maroc (Carte n°2), objet effectivement difficile à trouver à l'époque faute des relevés nécessaires, et qu'il se tient au courant des tribulations du sultan Moulay Abd el Aziz (Cartes 7 et 9) qu'il appelle Abd-ul-Aziz à la manière des journaux de l'époque pour lesquels le sultan du Maroc et celui de Constantinople, c'est un peu du pareil au même.

Edmond Bresson a-t-il embrassé la carrière militaire, à un niveau aussi modeste, pour venir en aide aux siens, comme tant d'autres aînés de familles en difficulté ? On ne sait. Mais, s'il est bien l'Edmond Bresson que nous soupçonnons, ce n'est pas par pur dilettantisme qu'il prend le temps de travailler ses mathématiques dans la chaleur écrasante d'un été marocain pourtant bien occupé. Il entend monter en grade. Pas en vain, faut-il croire, puisque l'Edmond Bresson auquel nous proposons de l'identifier, sera lieutenant lorsqu'il perdra la vie un jour de juin 1915, à l'âge de 30 ans et quelques mois, dans le Pas-de-Calais.

Autre indication qu'il a peut-être quitté l'Algérie depuis peu, il s'étend assez longuement dans ses missives sur le moyen de réduire les délais d'acheminement du courrier (Carte n°2). Il s'irrite en effet de voir les lettres venues d'Alger croiser les siennes, d'où il résulte que, bien souvent il n'a pas de réponse aux questions qu'il pose, ou aux demandes qu'il fait. C'est un souci constant chez les militaires de l'époque. Mais l'Algérois

qu'est Edmond Bresson a du mal à accepter que ses camarades venus de France reçoivent des nouvelles plus vite que lui dont la famille vit dans le pays voisin. A l'appui de ses dires, il cite deux exemples de lettres qui ont mis respectivement 11 et 12 jours pour arriver d'Alger (Carte n°2).

On peut le comprendre, à ceci près qu'en cette période troublée, il n'y a pas de communications par voie de terre entre l'Algérie et la côte atlantique du Maroc, ni même entre la province marocaine d'Oujda, elle aussi occupée par les Français, et la Chaouïa. La trouée de Taza, seul passage entre le Maroc oriental et l'ouest du pays est depuis cinq ans aux mains d'un imposteur, Bou Hmara, « l'Homme à l'ânesse », lui aussi prétendant au trône, et on ne passe pas. Seules existent des liaisons maritimes.

Homme manifestement méthodique, soucieux du détail, voire un tantinet maniaque, Edmond recommande en conséquence aux siens de bien veiller à ne pas manquer les départs des vapeurs la « Gironde » et « Caramanie » qui, desservant les ports de Melilla et Tanger, lui semblent les plus fiables. Mais, qui sait, la ligne ferroviaire Alger-Oran, pour attraper un bateau plus rapide en partance pour le Maroc... ? Pour le reste, l'armée assure un acheminement satisfaisant du courrier deux fois par semaine entre Casablanca et Ben Ahmed.

Bref, l'éloignement pèse à Edmond Bresson. Il demande à sa sœur de lui écrire souvent (Carte n°2) et à tout le monde de lui accuser réception de ses envois. On sent qu'il a plaisir à transmettre les messages qu'on lui a demandé de faire passer à l'officier vétérinaire Malaval, algérois lui aussi. Mais lorsqu'il écrit (Carte n°1) que « M. le Vétérinaire Malaval (lui) a fait l'honneur de l'appeler dans sa tente-gourbi » et, après l'avoir

entretenu des nouvelles qu'il avait reçu d'amies communes d'Alger, lui « a renouvelé son invitation pour dans q(uel)ques temps », c'est avec déférence et sans aucune ironie pour le rapporte ce petit fait. La familiarité n'est manifestement pas de mise à Ben Ahmed et le sergent Bresson a une conscience aigue de la distance hiérarchique à observer envers un officier. Lorsqu'un mois plus tard (Carte n°4), il annoncera que M. Malaval « vient loger tout à côté », on voit qu'il s'en réjouit, mais qu'il y lieu de le faire discrètement.

Un mot maintenant de la photographie, passe-temps qu'Edmond Bresson évoque à plusieurs reprises dans sa correspondance. Edmond Bresson en est un passionné (Carte n°3). Il se fait envoyer du papier Kodak Solio d'Alger, le papier Lumière disponible à Casablanca ne lui donnant pas satisfaction (Carte n°4). Il fait ses tirages et les envoie à sa famille (Cartes n°3 et 4). Il choisit aussi avec soin les cartes postales qu'il leur envoie et qui représentent les divers aspects de l'endroit où il se trouve (Carte n°6). On retrouve là le perfectionnisme décelé plus haut.

Chose intéressante, qu'elles soient doubles ou simples, ces cartes sont toutes éditées par Joseph Boussuge à Casablanca. Si la production de ce photographe est bien connue pour sa qualité et son abondance, on connaît mal en revanche sa biographie. D'abord installé à Fort-National, en Kabylie, avant de passer à Casablanca, il semble qu'il s'y trouvait lors du débarquement français d'août 1907. Il quittera ensuite la ville pour Tanger où on perd sa trace. Quant à ses clichés de la campagne du Maroc datés 1907-1908, ils constituent un fonds iconographique de première importance pour ces événements. Sont-ils tous de lui, on peut se poser la question.

Il paraît difficile en effet, quoique pas totalement impossible que Joseph Boussuge se soit toujours trouvé sur place pour fixer sur la pellicule les événements représentés. Peut-être avait-il, parmi les militaires, des correspondants, photographes amateurs, qui lui envoyaient des négatifs, auquel cas Edmond Bresson pourrait bien être l'auteur de certaines de ces cartes de Ben Ahmed qui portent la griffe de Joseph Boussuge.

Ce n'est évidemment qu'une hypothèse que rien ne permet de confirmer en l'état actuel de la documentation, d'autant qu'Edmond, comme il nous le dit lui-même n'est pas seul dans son unité à pratiquer la photographie. Deux de ses collègues achètent avec lui du matériel à frais communs (Carte n°3). Il faudra donc attendre pour en savoir plus que l'on retrouve une documentation plus abondante, et peut-être à jamais disparue, et sur Joseph Boussuge, et sur Edmond Bresson. On ne sait en effet pas ce qu'il est advenu des clichés que ce dernier envoyait à Alger et dont il demandait que l'on prenne grand soin, tant il était conscient, comme il ne manque pas de le dire à sa sœur, de la valeur documentaire de ses envois (Carte n°7).

Valeur documentaire aux yeux d'Edmond Bresson, mais valeur documentaire réelle pour l'historien aussi. Car ce qu'Edmond Bresson nous dit de son quotidien de soldat, ainsi que les photographies qui viennent à l'appui de ses dires, complète ce que nous savions déjà des opérations de l'armée française durant une campagne par ailleurs bien connue grâce aux relations publiées par plusieurs officier, notamment le lieutenant Segondis et les capitaines Paul Azan et Henri Grasset.

C'est d'ailleurs dans l'ouvrage du second de ces auteurs que nous avons puisé pour l'essentiel les informations sur la

campagne de 1907-1908 qui vont suivre et qui sont nécessaires à la bonne compréhension des faits évoqués par le sergent Bresson dans ses missives.

Pour ne pas trop déborder du cadre temporel imposé par une correspondance couvrant les mois de juin, juillet et août 1908, nous nous contenterons de survoler les huit premiers mois de l'année, période pendant laquelle les troupes françaises du général d'Amade, établissent leur contrôle sur l'ensemble de la Chaouïa, autrement dit de l'arrière-pays de Casablanca, ville dans laquelle elles sont présentes depuis le 4 août de l'année précédente.



**Carte n°5.- Le général d'Amade visitant les ruines de la Casbah Ben Ahmed ; de gauche à droite, lt-col. Caloni, commandant le Génie, le général d'Amade, le capitaine Delagrangé, du D.R.A., et le lt-col. du Frétoy, commandant le D. R. A. Ces identifications sont celles d'Edmond Bresson ; l'identité des autres personnages n'est pas fournie.**

C'est à cette date en effet que, cinq ans avant l'établissement du protectorat français en mars 1912, la France avait envoyé à Casablanca un corps expéditionnaire de 2000 hommes. En provenance d'Algérie, il avait pour mission de protéger le millier de ressortissants étrangers de la ville réfugiés dans les consulats à la suite du massacre d'ouvriers européens le 30 juillet 1907. Le mandat imparti aux troupes françaises, soutenues par un détachement symbolique de soldats espagnols, était donc officiellement de rétablir l'ordre public, chose que le souverain légitime du Maroc, le sultan Abd el Aziz, était dans l'impossibilité de faire.

Mais il était évident pour tout le monde qu'il s'agissait aussi, sans bien entendu le dire, de poser des jalons pour une occupation plus complète de l'ensemble du Maroc, ce pourquoi la France et l'Espagne avaient l'accord de principe d'un certain nombre de puissances, à l'exception notable de l'Allemagne dont l'irritation devant les empiétements français au Maroc contribuera grandement à la conflagration de l'été 1914.

Mission politique délicate donc, exigeant des succès militaires sur le terrain qui étaient loin d'être assurés. Car, en face d'eux, les Français trouvaient les tribus de la Chaouïa bien décidées à leur donner autant de fil à retordre qu'elles pourraient et, si possible, à leur infliger une défaite comme tant d'envahisseurs du Maroc en avaient connues à travers l'Histoire. Comme nous venons de le dire, ces populations n'obéissaient plus au sultan Abd el Aziz accusé d'avoir, en signant en avril 1906 l'Acte d'Algésiras, livré les ressources du pays aux puissances étrangères. Ajoutons que ces dernières concessions, bien réelles, n'avaient fait que porter à son comble un mécontentement déjà très vif depuis la

promulgation par le souverain d'une réforme fiscale destinée à libérer l'état marocain des dettes contractées auprès des banques européennes.

Les rebelles se réclamaient désormais d'un nouveau souverain, Moulay Hafid, demi-frère d'Abd el Aziz. Proclamé sultan à Marrakech, avec le soutien du puissant Glaoui, dans les deux semaines qui ont suivi le débarquement français, le Prétendant avait aussitôt fait occuper par ses troupes la Casbah de Médiouna à 17 km seulement de Casablanca. De son côté, le souverain contesté, toujours reconnu par les puissances étrangères, avait trouvé refuge à Rabat, qui était certes l'une des quatre capitales officielles de l'Empire, mais qui était aussi fort opportunément située à 90 km seulement de Casablanca d'où l'armée française pourrait facilement, si besoin était, se porter à son secours.

Telle est la situation au plan politique lorsqu'Albert d'Amade, général de brigade depuis le 31 mars 1907, succède en janvier 1908, à l'âge de cinquante-et-un ans, au général Drude, remplacé pour raison de santé, à la tête du corps expéditionnaire français. Sur un plan plus spécifiquement militaire, le dilemme qui se pose théoriquement à d'Amade consiste à s'enfermer dans Casablanca, ou à prendre le contrôle de la riche province de la Chaouïa dont la ville est le chef-lieu et dont elle dépend pour sa survie économique. La seule option possible étant la seconde, d'Amade sait qu'il lui faut obtenir la soumission des 300 000 habitants de la Chaouïa avant l'été, faute de quoi les combats reprendront pour un an de plus, situation qui ne manquerait pas d'être interprétée, tant au Maroc qu'à l'étranger, comme démontrant que la France n'a pas les moyens de ses ambitions dans l'Empire chérifien.

Or, les insurgés que le capitaine Grasset décrit comme « un peuple justement réputé pour sa bravoure », sont nombreux, déterminés, bien armés et abondamment pourvus de munitions. Ils ont outre le soutien d'une méhalla, nom que l'on donne alors aux armées chérifiennes, dépêchée depuis Marrakech par Moulay Hafid. Bien que n'étant pas une armée moderne, cette méhalla n'est pourtant pas quantité négligeable. Incapable d'affronter l'armée française en rase campagne, elle peut appuyer les tribus de son artillerie, et le prince Moulay Réchid, qui a été placé à sa tête par son oncle Moulay Hafid, sera un adversaire tenace sachant pratiquer le repli tactique et revenir à la charge dès que possible.

Mais, à lire les publications du temps, on s'aperçoit que l'ennemi valeureux qu'affronte d'Amade a un point faible que ce dernier va mettre à profit avec détermination. La Chaouïa est une riche région céréalière et les paysans qui forment l'essentiel des contingents des tribus insurgées doivent à tout prix faire la récolte en temps voulu, c'est-à-dire en mai-juin, faute de quoi elle sera perdue et ce sera au mieux la ruine, au pire la famine et la mort, danger qui menace déjà celles de ces tribus qui n'ont pu faire leurs semailles en temps voulu.

En se portant sur tous les points de cette riche province, en chassant la méhalla hafidienne du territoire, en prenant le contrôle de ses accès, en repoussant les contingents des tribus sur son pourtour, d'Amade va donc entreprendre de convaincre les insurgés qu'ils ont tout à gagner à accepter l'autorité française et à reprendre leur commerce avec les négociants de Casablanca qui assurent le débouché de leur excédent agricole. Maniant la carotte autant que le bâton, d'Amade renonce à prélever l'impôt foncier du tertib dont la création par le sultan Abd el Aziz avait été une des causes du soulèvement.

L'administration se contentera des droits de marché et des traditionnels impôts coraniques. Bien accueillies, ces mesures feront passer l'amère pilule que représente l'imposition d'une indemnité conséquente pour les massacres de juillet 1907, dont le paiement est toutefois étalé dans le temps.

C'est avec ce programme en tête que, dès son arrivée au début de l'année 1908, d'Amade passe à l'action, tout en veillant à obtenir du gouvernement français les autorisations nécessaires chaque fois qu'il est amené à outrepasser les limites, y compris géographiques, définies par les instructions reçues. Toute une série de postes vient ainsi s'ajouter à la Casbah de Médiouna que son prédécesseur a été autorisé à occuper le 1er janvier, tandis que des colonnes mobiles parcourent la province, dont celle des Mzamza du nom de l'importante tribu qui a pour chef-lieu la ville de Settat à 75 km de Casablanca. Edmond Bresson nous dit avoir appartenu à cette colonne avant de recevoir l'ordre de rejoindre Casbah Ben Ahmed (Carte n°2).

Enfin, une fois obtenu du gouvernement, à la suite d'une mission d'inspection du général Lyautey en mars, l'envoi de 5000 hommes (dont 600 Sénégalais) venus d'Algérie qui viennent s'ajouter aux 11000 déjà sur place, ainsi que l'autorisation d'occuper l'ensemble de la Chaouïa et non plus seulement la plaine littorale, d'Amade peut créer sur trois points stratégiques situés aux confins de son territoire, des commandements locaux. Baptisés détachements régionaux, D. R. en jargon militaire, ils occupent les casbahs des Ouled Saïd au sud-ouest, de Settat au centre, et, enfin de Ben Ahmed, au nord-est, auquel va être affecté le sergent Bresson. Les commandants de ces postes se voient octroyer des moyens

importants pour exercer leur mission d'administration, de police et de surveillance des limites avec le territoire insoumis.



**Carte n°8 -. Un convoi en route pour Casbah Ben Ahmed. C'est vraisemblablement avec un convoi de ce genre qu'Edmond Bresson est arrivé à Casbah Ben Ahmed le 29 mai 1908.**

Ainsi résumée, la conquête de la Chaouïa peut donner l'impression d'une promenade de santé. C'est loin d'être le cas. Ce qu'Edmond Bresson dit (Carte n°1) de la marche faite pour rejoindre le poste de Ben Ahmed à la fin de mai 1908 fait sentir de quelles épreuves physiques il fallait payer la mobilité exigée par le commandement. Et cela, alors qu'à cette date le calme était pour l'essentiel revenu dans cette partie du territoire. Pour la période antérieure, il faut ajouter les combats qui, le bilan tracé par le capitaine Grasset en témoigne, furent meurtriers. « Durant cette campagne - nous dit Henri Grasset -

commencée en août 1907 et qui, ainsi, dura onze mois, dont sept d'opérations très actives pendant lesquels l'ennemi fut poursuivi sans trêve ni repos, il n'a pas été livré moins de vingt-neuf combats dont plusieurs ont présenté les caractères et les dangers de ceux d'une guerre européenne. 14 officiers tués et 17 blessés, 86 hommes tués et 277 blessés tel fut le bilan des pertes ». Et il ajoute « Ce sont là des chiffres élevés ». C'est certain, même s'ils peuvent paraître faibles au regard des hécatombes que l'on connaîtra entre 1914 et 1918. On comprendra dans ces conditions pourquoi Edmond Bresson, faisant allusion à sa demande de permutation à Montpellier, écrit à sa sœur le 22 août (Carte n°7) : « c'est rare si je trouve un fou qui voudra venir se faire casser la tête au Maroc ». Dans un tel contexte, il ne s'agit pas vraiment d'une figure de style.

Pour ce qui est du détachement basé à Casbah Ben Ahmed, il a été créé le 22 avril, trois semaines avant l'arrivée d'Edmond Bresson, par le général d'Amade qui y a reçu la reddition des derniers dissidents les 24 et 28 du même mois. Placé sous les ordres du lieutenant-colonel du Frétay, le détachement régional des Achach (D. R. A. dans la carte n°6), du nom de la tribu locale, comprend deux compagnies de tirailleurs algériens, une compagnie de Sénégalais, une autre de la Légion, une section de 75, un escadron de chasseurs d'Afrique, un peloton de spahis, une mitrailleuse galopante, une demi-compagnie du génie, un détachement du train, auxquels viennent s'ajouter un service des subsistances ainsi qu'une infirmerie-ambulance pourvue d'une annexe destinée à la population locale. On a vu précédemment qu'un officier vétérinaire du nom de Malaval, lui aussi venu d'Alger et avec lequel Edmond Bresson a des connaissances communes, y a également été affecté (Cartes n°1 et 4). Ceci s'explique par le grand nombre de chevaux, de

mulets et de chameaux alors utilisés par une armée d'Afrique qui n'est pas encore motorisée. Ce serait d'ailleurs de peu d'utilité dans un pays encore dépourvu de routes carrossables et bien souvent de ponts.

Comme dans la plupart des autres postes, le caïd est confirmé dans ses fonctions sous le contrôle du chef de poste, d'Amade préfigurant ce qui va présider à l'organisation du protectorat sous Lyautey à partir de 1912. On y emploie des civils marocains, comme ces chauffourniers qui travaillent avec Edmond Bresson et qui sont rémunérés à la journée. D'Amade formera aussi des corps d'auxiliaires marocains, les goums, ancêtres de ceux qui s'illustreront au sein de l'armée française pendant les deux guerres mondiales.

Le terme de casbah revenant régulièrement, c'est le capitaine Grasset qui nous dit ce qu'on entend alors par ce mot dans cette région du Maroc ; ce sont « des enceintes fortifiées : simples rectangles de murailles en pisé ou vrais châteaux forts comme ceux qui servent de résidence aux caïds. De hauts murs crénelés, des tours de défense entourant la maison du caïd, les logements des serviteurs et des hôtes, des magasins, parfois une mosquée, des jardins, des écuries, etc. ». Lorsqu'elles se trouvent sur une route fréquentée, ces casbahs servent en outre de caravansérail, offrant le gîte aux voyageurs et à leur escorte, auquel cas l'ensemble des bâtiments peut être assez considérable et avoir des allures de petite ville.

On trouvera une parfaite illustration de tout ceci sur les cartes postales envoyées par le sergent Bresson ; Médiouna représentant le premier type, celui de la simple enceinte, et Ben Ahmed, la seconde, celui du château fort. Ajoutons que la plupart du temps, le génie a fort à faire pour les remettre en

état car elles ont été endommagées tant par les insurgés qui y bivouaquaient que par l'artillerie française. On verra Edmond Bresson à l'œuvre, construisant un abreuvoir, un pont, un lavoir etc. (Carte n°1), voire des « édicules pour tinettes mobiles » destinés à être inaugurés en grande pompe par le général d'Amade en personne lors de sa visite des 3, 4 et 5 août (Carte n°4). Mais, au total à la fin juillet déjà, le génie n'ayant pas chômé, « les ruines de cette vieille ville toute démolie au milieu desquelles nous vivons », nous dit Edmond ... « commencent à faire place à une assez belle ville par suite de nos travaux » (Carte n°6).

Ben Ahmed n'en a pas pour autant des airs de villégiature. Quand nous lisons sous la plume d'Edmond en date du 20 juillet « Nous couvrons les murs qui restent avec des tôles ondulées pour nous mettre à l'ombre » (Carte n°3), nous ne pouvons guère envisager autre chose qu'une fraîcheur très relative. Il est un peu plus précis, cinq jours plus tard (Carte n°4) pour ce qui concerne ses conditions de logement : « J'attends avec impatience », écrit-il à sa sœur, « le moment où le capitaine du génie voudra bien couvrir la petite maison que nous avons fait construire en qualité de sergents du génie : les derniers installés mais les premiers qui se débrouillent. ... Nous y serons très bien et nous abandonnerons sans regrets le « camping » du marabout pour nous loger dans la maison de pierre à l'abri de la chaleur et de la poussière ». Et, précision qui mérite d'être relevée, il ajoute : « Il est vrai qu'il faut avoir une santé supérieure pour supporter la chaleur du jour et le froid des nuits et beaucoup d'hommes et de camarades sont malades ».

Comme il était prévu, une fête foraine et des jeux -destinés sans doute autant à édifier la population qu'à amuser la troupe-

à l'occasion de la visite du général d'Amade, début août, mais le rythme du travail n'a guère faibli. « On n(ou)s avait dit : « Travaillez bien jusqu'à ce que le G(énéra)l arrive, nous ferons la fête et après on prendra des vacances. Et l'on devait se reposer, c'est-à-dire ne travailler que le matin du 5 août au 1er septembre. Seulement, en fait, ça n'a pas duré. Nous avons bien encore la sieste, mais », ajoute-t-il pour plaisanter, « cette petite séance de 3h à 5h nous empêche de trop engraisser » (Carte n°7). On le voit, on ne vit pas à Casbah ben Ahmed dans l'oisiveté distinguée du *Désert des Tartares* de Dino Buzzati.

Pour en terminer avec ce rapide tableau d'ensemble, il faut dire une dernière fois un mot de la politique intérieure du pays que nous évoquions précédemment. Aux abois après que son frère, déjà maître de Marrakech, a été reconnu à Fès le 7 juin, Abd el Aziz a joué son va-tout en se portant à la rencontre de son rival à la tête d'une armée rassemblée à la hâte. Mais il a arrêté dans sa marche sur Marrakech et, défait le 19 août, il a été contraint de se placer sous la protection de l'armée française. Edmond Bresson fait allusion à cet épisode dans ses envois des 22 et 26 août ainsi qu'à l'opération de police menée à la suite de ces événements par deux colonnes mobiles dont l'une était dirigée par le colonel Moinier ; on ne la confondra pas avec celle qui, commandée par le même officier, devenu général et ayant succédé à d'Amade, dégagea en 1911 Fès où, par un curieux renversement de situation, Moulay Hafid se trouvait assiégé par des insurgés berbères.

Edmond Bresson se trouvait-il encore au Maroc à cette date ? Avait-il obtenu la mutation souhaitée dans le Midi de la France ? Avait-il, au contraire été renvoyé en Algérie comme il l'avait également demandé (Carte n°8) et comme ce fut le cas, dès l'automne de 1908, pour une partie des troupes qui en

étaient venues en renfort au printemps ? Nous ne le savons pas.

Ce que nous savons en revanche, et nous y avons déjà fait allusion, c'est que le 5 juin 1915 un lieutenant au 4<sup>ème</sup> Régiment du génie, du nom d'Edmond Bresson, mourut à Camblineul, dans le Pas-de-Calais où sa tombe existe toujours au cimetière communal. Le lieutenant Bresson fit l'objet de la citation suivante : « Excellent officier déjà cité à l'ordre de la Division pour son entrain, son courage et son énergie. Mortellement blessé au cours d'un essai d'explosifs ». Son nom fut gravé sur le monument aux morts d'Alger.

En consultant le journal de marche du service de santé du 72<sup>ème</sup> régiment d'infanterie qui participa aux combats de l'Argonne du 5 août 1914 au 18 décembre 1916, nous trouvons mention à la date du 26 janvier 1915, d'un jeune médecin aide-major de 2<sup>ème</sup> classe âgé de 27 ans, M. Paul Bresson qui est dans ce grade depuis le 31 décembre 1914. Pour l'heure, il est donné comme « rapatrié » en provenance de l'hôpital militaire d'Hamman Rirha, près de Miliana en Algérie. Ceci pourrait indiquer qu'il était soigné dans cet établissement thermal bien connu.

Paul Bresson a donné comme domicile parental le n°11 de l'avenue Durando à Alger. Or, cette voie se trouve à Bab el Oued et certains de ses immeubles donnent aussi sur la place Wuillermoz, désormais familière à nos lecteurs. Il y a peu de doute que le médecin aide-major Paul Bresson ne fait qu'un avec le destinataire de la carte postale qui suit et qui est la première des neuf cartes d'Edmond Bresson en notre possession. Madame Bresson avait-elle déménagé après avoir

obtenu le bureau de tabac tant désiré ? Nous ne le savons pas, mais, si c'est le cas, elle n'est pas allée bien loin.

Quant à Marguerite, nous ignorons ce qu'elle est devenue. Mais il se pourrait bien qu'elle ait pieusement conservé toute sa vie, y compris après avoir quitté l'Algérie, la collection de lettres, de cartes postales et de photographies d'un frère aîné dont elle fut manifestement tendrement aimée. Puis, un jour, au début des années 1970, elle aussi ayant quitté ce monde, les photos s'en furent d'un côté, les lettres de l'autre, tandis que les cartes postales de la campagne du Maroc se retrouvaient chez un marchand aux Puces de Clignancourt, puis, pour neuf d'entre elles, chez l'auteur de ces lignes.

Les voici maintenant transcrites avec leur orthographe et ponctuation d'origine. Lorsqu'Edmond Bresson a varié dans sa transcription des noms de lieux, nous les avons laissés tels quels, y compris lorsqu'elle différait de celle, plus récente, que nous avons, pour notre part, employée. Là où il est arrivé à Edmond Bresson d'utiliser une abréviation, nous avons assez souvent, pour faciliter la lecture, rajouté les lettres manquantes entre parenthèse.

---



pas encore arrivée. Et, si j'ai oublié, je vous accuse réception de la Carte du Maroc, dont je vous remercie.

Je n'ai pas vu le Commandant Godchot à Kasbah ben Ahmed, car il est parti avec la 1ère Brigade mais je suis au D. R. A. avec M. le Vétérinaire Malaval, qui m'a fait l'honneur de m'appeler dans sa tente-gourbi et qui est venu visiter hier mon abreuvoir, mon pont et mon lavoir achevés. Il a reçu des nouvelles de Mme Thion et de Germaine - on parlait de moi = Il a dû écrire hier. Il m'a renouvelé son invitation pour dans q(ue)lques temps - Vous direz à Germaine que la première fois que je l'ai vu, je lui ai fait la commission exactement (souligné).

Je t'embrasse de tout mon cœur, mon cher frère, et je te prie d'embrasser pour moi maman et Marguerite.

Casbah de Ben Ahmed, le 29 mai 1908

Edmond Bresson.



Carte n°2 - Mademoiselle Marg(uerite) Bresson, 1 place  
Wuillermoz, Alger

Je demande à (biffé) a (biffé) que l'on me rende compte exactement des réceptions de lettres, afin d'avoir une indication pour savoir le temps moyen employé par une lettre pour l'aller et le retour de Ben Ahmed à Alger. Je reçois des lettres qui portent le cachet de Bordeaux et d'autres celui d'Oran. Mes collègues reçoivent avant moi des lettres de France. Il en résulte qu'il arrive le plus souvent que vos lettres vont en France avant d'aller au Maroc ! Il faudrait que v(ou)s v(ou)s teniez au courant des départs directs de la Gironde (souligné) ou de la Caramanie (souligné) pour le Maroc. Il y a aussi des départs d'Oran qui peuvent être rejoints par ch(emin). de fer. Dans les autres cas, vos lettres vont en France, attendant plus ou moins longtemps un départ irrégulier de paquebot. Le départ régulier de Casablanca pour la poste est, m'a-t-on dit, le vendredi ; les courriers postaux qui existent seuls maintenant entre Casablanca Médiouna Ber-Réhid , Ben-Ahmed, arrivent à la Kasbah le jeudi et le dimanche matin et les départs sont le mercredi et le samedi. Ce qui fait que j'expédie un jour et que je reçois le lendemain. Grand tort, car il semble que je ne réponde pas aux lettres. Si pas reçu, ou déjà rendu compte réception des lettres et carte du Maroc expédiées le 7/5 et reçues le 18/5. - Reçu le 28/5 lettres de maman expédiées 2ème brigade Colonne Mzamza datée du 16/5 et 1ère lettre adressée à D.R. A. Kasbah du 18/5. J'ai expédié lettre 2/6 et reçu lettres du 22. Merci de m'écrire souvent. Je t'embrasse, petite sœur, embrasse pour moi Paul et maman.

Kasbah ben Ahmed le 5/6 - 08

Edmond Bresson

---



Carte n°3 - Mademoiselle Marguerite Bresson, 1 place  
 Wuillermoz, Alger

(Recto) : Souvenir de la Campagne du Maroc

Kasbah ben Ahmed 20 juillet 1908

Ton frère. Signé Edmond Bresson

(Verso) :

Ma chère Marguerite !

Je viens de recevoir ce matin 20 juillet, les deux lettres de Maman du 5 et du 9 juillet ainsi que les deux pochettes de papier photo recommandés. C'était tout à fait le moment de renouveler mes munitions car elles étaient sur le point d'être consommées, étant donné que mes deux collègues avec lesquels je me suis cotisé pour acheter le papier et le châssis réclamaient à grands cris des épreuves. Je pourrai donc vous en envoyer un peu plus que je ne l'avais pensé tout d'abord. Par le même courrier est arrivé à Ben Ahmed le premier envoi de c(artes) postales de ce beau pays et je commence aujourd'hui à expédier la collection. J'irai vite, car je veux que

toutes celles que tu auras dans ta collection viennent du Maroc. Maintenant, tu n'as qu'à garder les enveloppes si tu veux avoir le timbre d'origine et découper puis coller sur la carte le cachet de Casablanca. Je n'en vois d'ailleurs pas la nécessité. Tu vois que dans ce pays là, il manque un peu de verdure c'est pour cela que nous couvrons les murs qui restent avec des tôles ondulées pour nous mettre à l'ombre. Dans une même lettre, maman me dit qu'Emile va aussi bien que possible et qu'il a la fièvre typhoïde : je ne comprends pas (Signé) EB



Carte n°4 - Marguerite Bresson, 1 place Wuillermoz, Bab el Oued, Alger

(Recto) : Souvenir de la Campagne du Maroc

Kasbah ben Ahmed 25 juillet 1908

Edmond Bresson

Deuxième vue panoramique de la vieille Kasbah : vous pourrez dire que vous la connaissez. J'ai utilisé le papier Solio Kodak blanc que tu (biffé) ma(s biffé) envoyé maman et c'est parfait, les tons sont bien plus beaux qu'avec le papier rose

Lumière, venu de Casablanca. Envoyez m'en encore une pochette, en mat par exemple, car je suis trop content de pouvoir vous donner une petite physionomie du pays que j'habite. Joli, agréable si l'on veut, mais quelle poussière. J'attends avec impatience le moment où le capitaine du génie voudra bien couvrir la petite maison que nous avons fait construire en qualité de sergents du génie : les derniers installés mais les premiers qui se débrouillent. D'ailleurs comme toutes les maisons arabes, elles n'ont aucun mur parallèle (fenêtre sur la face de 2,10 -murs de 40 cm) porte au sud. Nous y serons très bien et nous abandonnerons sans regrets le « camping » du marabout pour nous loger dans la maison de pierre à l'abri de la chaleur et de la poussière. Il est vrai qu'il faut avoir une santé supérieure pour supporter la chaleur du jour et le froid des nuits et beaucoup d'hommes et de camarades sont malades. Je suis tout à fait voisin avec M. Malaval, qui vient de revenir de Casablanca avec sa décoration et qui vient loger tout à côté de nous. Une même baraque dans le genre de celle que je vous signale sera partagée en deux pour faire l'infirmerie vétérinaire et la popote des s(ous-)offs du génie. Je travaille à la construction d'édicules pour tinettes mobiles et comme dans les plus grandes villes, on en met partout, surtout très en vue (souligné deux fois). On inaugurerà tout cela les 3, 4 et 5 août. Le g(énéral) d'Amade arrivera le 3, le 4 revue et le 5, fête foraine, jeux etc.

Meilleurs baisers de ton frère Edmond Bresson

---



Carte n°5 - Marguerite Bresson, 1 place Vuillermoz, Bab el Oued, Alger

(Recto): Casbah ben Ahmed ce 25/7/08

Ci-joint, photographie « tranchées camp du Boucheron »

(papier Kodak)

(à révéler)

Lt Colonel Caloni, ct Génie débarquement, Gal d'Amade, Lt Colonel du Frétay, visitant les ruines de la Kasbah le jour où nous sommes arrivés avec la 2e Brigade. J'ai vu passer aujourd'hui la Mahalla de Ber-Réhid.

Meilleurs baisers

Edmond Bresson



Carte n°6 - Madame Bresson, 1 place Wuillermoz, Bab el Oued, Alger

(Recto) : Casbah de ben Ahmed 27 juillet 1908

Edmond Bresson

Voici, chère maman, les cartes postales Nos 7 et 8 de la collection de Kasbah ben Ahmed. Toujours même genre, toujours même aspect : les ruines de cette vieille ville toute démolie au milieu desquelles nous vivons et qui commencent à faire place à une assez belle ville par suite de nos travaux. La carte 8 représente le Cl Caloni - du Génie, le Gal d'Amade,

le capitaine Delagrange, de l'Etat-major du D. R. A. et le Lt colonel du Frétoy du 1r Chas.(seurs) d'Af.(rique) qui commande le D. R. A. et cons(é)q(ue)mmen)t la Casbah. Je n'écris pas sur du papier, quoique j'en aie, car je ne suis pas bien sûr que la correspondance par carte postale doit certainement vous plaire bien davantage : je voudrais pouvoir vous envoyer toute la collection de Casbah b. Ahmed de cette ville même, bien qu'il n'y ait pas le cachet de la poste. Ci-joint un mandat de 50 fr n°22 de série D278,449

J'ai reçu le 26/7 la lettre de Marguerite du 12/7 et celle de maman du 15/7. En réponse à cette dernière, je dirai que j'ai peut-être eu tort de vous (biffé) te transmettre directement les impressions et les sentiments que j'éprouvais en devant quitter l'Algérie pour rentrer...

(la suite du texte doit figurer sur une autre carte postale aujourd'hui perdue)



Carte n°7 - Mademoiselle Marguerite Bresson, 1, place  
Wuillermoz, Alger

(Recto): Casbah ben Ahmed, le 22 Août 1908

(Signé) : Edmond Bresson

Encore un document (souligné) pour joindre à ta collection. Coupe-la en deux par le milieu, ce sera une simple carte-postale sans timbre, sans cachet d'oblitération : Double, c'est un document (souligné). Il y a des choses qui ne doivent pas se discuter et que l'on doit prendre comme article de foi. On n(ou)s avait dit : « Travaillez bien jusqu'à ce que le G(énéral) arrive, nous ferons la fête et après on prendra des vacances ». Et l'on devait se reposer, c'est-à-dire ne travailler que le matin du 5 août au 1er septembre. Seulement, en fait, ça n'a pas duré. Nous avons bien encore la sieste, mais cette petite séance de 3h à 5h nous empêche de trop engraisser. Merci de ta jolie lettre à l'aspect anglais et enchanté d'avoir fait la connaissance « des p'tit ra. » Cette expression me semble contenir autant de syllabes que Ramakers ( ?), mais est pourtant plus gracieuse.

Si tu fais de l'anglais, je travaille aussi beaucoup de mon côté, car je suis très tranquille. Je fabrique de la chaux ce qui ne m'oblige pas à rester toujours sur le chantier, et quand mes arabes sont en train, comme ils sont intéressés au travail (ils sont payés à la fournée) et comme ils travaillent surtout la nuit, je peux faire des mathématiques. J'ai bien besoin de travailler, c'est étonnant comme on se rouille. Le capitaine Izard étant parti en permission, c'est mon lieutenant qui commande la Cie. Le Sergent-major a renvoyé une deuxième fois ma demande de rentrer au corps car c'est le lieutenant qui doit la transmettre directement. Et ce dernier attend la visite prochaine du chef de bataillon, que je verrai directement. Toujours pas de réponse à ma demande de permutant. C'est rare si je trouve un fou qui voudra venir se faire casser la tête au Maroc. Pecaïre (souligné) !

C'est rare s'il y en a qu'un seul qui veuille se quitter les douceurs (souligné) de cette ville de Montpellier ! Ils ont trop peur des coups de soleil !

(Signé) : EB

Abd-ul-Aziz vient d'être fait prisonnier.



Carte n° 8 - Madame Bresson, 1 place Wuillermoz, Alger

(Recto) : Souvenir de la Kasbah ben Ahmed,

Ce 25 août 1908

(Signé) : Edmond Bresson

(Verso) Bien que le séjour à la Casbah soit potable, parce qu'on y est tranquille, on finit par s'y abrutir légèrement et je serais content de recevoir quelques magazines, quelques journaux illustrés dont v(ou)s ne voudriez plus dans vos pays civilisés. J'ai reçu aujourd'hui ta lettre du 14/8 où tu me racontes tes ennuis de bureau de tabac. Ne crains rien ; tout arrivera un jour. De mon côté, ma demande de rentrer ne va pas vite : C'est comme ça... et je n'ai pas reçu de réponse pour un permutant ! C'est bien long. Je ne peux encore savoir quand je reviendrai. Le capitaine est de retour à Casablanca.

(Le texte, interrompu ici, doit se poursuivre sur une autre carte postale aujourd'hui manquante)

---



Carte n°9 - Madame Bresson, 1 place Wuillermoz, Alger

(Recto): Kasbah ben Ahmed, ce 26 août 1908

(Signé) : Edmond Bresson

(Verso) : Ci-joint un mandat de 50. Tout va bien malgré la défaite d'Abd-ul-Aziz, aux environs de Ben Ahmed, les colonnes Moinier et du Fretay n'ont rien trouvé dans les douars Tout est calme. Il continue à faire chaud le jour ; le froid augmente pendant les nuits.

Embrassements

Edmond Bresson



# Une pensée de Constantine

Félix Durrieu



Jadis, je hantais les rues de Constantine,  
Ville pleine de charme, presque divine.  
Du pont Sidi Rached enjambant le Rhumel  
Je voyais le quartier Saint-Jean, sa chapelle.  
Je me croyais dans une rue de Provence  
En marchant rue Anatole France.  
Je sortais joyeux de l'école Diderot

Place du Palais, je rejoignais Amato  
Ensemble nous allions place de la Brèche  
Manger, chez Marcel, une glace à la pêche.  
Au merveilleux jardin du Maréchal Valée  
Aux pieds des canons, je cueillais une pensée  
J'ai toujours gardé cette fleur dans mon herbier,  
Elle me rappelle mon Africaine cité.  
Il n'y a plus de soleil, pas plus de Cirta,  
L'antique cité ne fait plus de fantasia.  
À Saint-Jean on ne chante plus Ave Maria.  
Ton Dieu, perle de l'Afrique, sut me protéger  
Pour éviter un jour, de me ressusciter.  
Mes pieds ne fouleront plus ton splendide rocher,  
Aux Maures, à présent de te perpétuer.



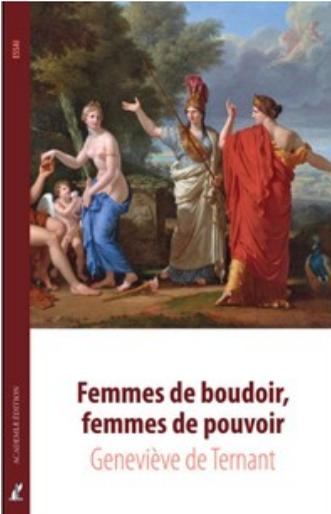
**Constantine square et statue du maréchal Valée**



## Repères bibliographiques

### Femmes de boudoir, femmes de pouvoir

Geneviève de Ternant



Édition Academia - 370 pages - 25 €

Geneviève de Ternant a eu la bonne idée de réunir dans ce livre les causeries faites à Nice dans la cadre de l'association Art et Poésie. Elle avait en effet choisi d'évoquer périodiquement la vie de femmes exceptionnelles dont les parcours furent dûs autant à leur intelligence qu'à leur détermination. Point de « féminisme » chez l'auteure mais seulement le désir de mettre en valeur des personnalités qui

ont marqué l'histoire de leur temps. Au lecteur maintenant de découvrir les récits de vie en franchissant allègrement les siècles.

Certaines de ces héroïnes nous sont connues car elles sont liées à l'Algérie, la Kahéna, reine guerrière berbère du VII<sup>e</sup> siècle, Aurélie Picard la Lorraine (1849-1933), dite « la princesse des sables » ou encore Isabelle Eberhardt (1877-1904), la voyageuse nomade en route vers l'Islam.

D'autres sont des figures célèbres de la grande Histoire : Aliénor d'Aquitaine (1120-1200) ou encore Catherine la Grande, impératrice de Russie (1729- 1793). Je retiendrai plutôt des femmes de « boudoir » moins connues, mais dont la vie littéraire et amoureuse est tout à fait remarquable : la superbe duchesse de Dino (1793- 1862) , nièce de Talleyrand ou encore Aimée de Coigny (1769 -1820), chantée par André Chénier dans son poème *La Jeune captive*. Car bien sûr, avec Geneviève de Ternant, la poésie n'est jamais très loin. Nous découvrons que Louise Michel « la vierge rouge » (1830-1905) avait une plume magnifique et poétique. Et évidemment dans ce florilège on ne s'étonnera pas de trouver Lucie Delarue-Mardrus (1874-1945) la poétesse polyglotte. On ne peut citer tous ces récits. Alors ne laissez pas passer ce beau livre qui nous conte des histoires passionnantes et nous fait côtoyer l'Histoire, la grande, celle que les femmes aussi écrivent.

**Anne-Marie Briat**